Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 13 (1922)

Artikel: L'éducation de l'instinct maternel
Autor: Evard, Marguerite
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-110890

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Éducation de l'Instinct maternel.

I. Introduction.

1. *Etapes de l'enseignement féminin.* — Les femmes savantes, raillées par Molière, réalisèrent la première conquête féministe, en se haussant à l'érudition aux XVIIe et XVIIIe siècles. La démocratie du XIXe siècle, en créant l'école populaire, copia l'instruction des femmes de qualité ; l'enseignement, jadis un luxe, se répandit dans toutes les classes de la société ; la femme sortit du demi-esclavage où la tenait la famille patriarcale, mais la jeune fille fut écartée de l'apprentissage empirique des besognes ménagères et maternelles par l'école obligatoire.

Vers 1850, deux courants se manifestèrent dans la vie féminine :

a) Les *tendances pratiques* amendèrent progressivement l'école intellectualiste : c'est l'introduction de l'enseignement des ouvrages à l'aiguille — l'initiative du Père Girard en 1826 est une des plus anciennes ; — c'est vers 1856 l'appel d'Elisa Lemonnier, une saint-simonienne, en France, en faveur d'un enseignement professionnel, réalisé vers 1890 seulement ; c'est le développement de la gymnastique et son évolution en culture physique, plus rationnelle ; c'est enfin la création de l'enseignement ménager — rappelons la fondation en 1848 d'une première école ménagère par une sœur de Saint-Vincent de Paul en Provence — qui n'est devenu officiel qu'en 1882 seulement, et en Belgique d'abord.

b) Les *revendications suffragistes,* d'autre part, dès 1840, en Amérique, et les aspirations des femmes de la deuxième moitié du XIXe siècle *à l'égalité intellectuelle, économique, sociale* et

politique, qui amenèrent : l'ouverture des universités et hautes écoles aux femmes, avec accès aux diplômes — à l'Université de Londres dès 1878 — l'accès pour elles à de nouvelles carrières, l'étude des questions juridiques, l'introduction d'un enseignement d'instruction civique et de droit usuel dans les classes de jeunes filles — en France dès 1882 ; l'action sociale et les revendications politiques amenèrent les femmes à créer les Ecoles sociales et philanthropiques — la plus ancienne est celle de Londres, inaugurée en 1892, par Miss Swell et Miss Uill, aujourd'hui annexe de l'Université de Londres ; nous savons les conquêtes faites par les femmes dans le domaine des carrières sociales, voire de la politique et de la diplomatie, sans parler de science même.

2. *Psychologie féminine.* — Le vieux débat du moyen âge, inauguré par le Roman de la Rose au XIIIe siècle, continué par Martin Lefranc, Rabelais, Molière, etc., reprit de plus belle entre *féministes* et *antiféministes* de la fin du XIXe siècle, les uns accordant aux femmes les capacités et l'accès aux plus hautes études, les autres prétendant prouver l'incapacité intellectuelle de la femme. Ce fut le point de départ de découvertes dans le domaine de la psychologie différentielle des sexes et d'une meilleure connaissance du *psychisme* de la femme, et l'on aboutit à une constatation pratique capitale : l'école des jeunes filles n'est encore, au XXe siècle, qu'une *école de garçons masquée* — d'aucuns disent une « école de garçons manqués » ; la plupart des parents et des éducateurs ignorent tout des aptitudes psychologiques propres au sexe féminin et appliquent à l'enseignement féminin des méthodes, des programmes, des règlements créés pour les écoles de garçons. Erreur trisécularire ! Il serait temps de mettre en harmonie l'école féminine avec la psychologie de la fillette, de l'adolescente et de la jeune fille. Les psychiatres eux-mêmes démontrent que cette ignorance est cause de nombreux troubles nerveux chez la femme, parce qu'on néglige l'éducation de l'*affectivité féminine ;* la pédagogie ignore cette émotivité propre au sexe féminin, parce que la pédagogie est étayée sur une science psychologique surannée, méconnaissant les différences entre les sexes, comme entre les individus. De l'avis des psychanalystes et neurologues, cette émotivité intense constitue une réserve d'énergie que

l'éducation devrait mettre en valeur et diriger vers des fins utiles. Au lieu d'utiliser cette richesse naturelle, on fait, dans les écoles de jeunes filles de tous âges, du gavage intellectuel à grands frais de temps et d'efforts, et pour atteindre à peu de résultats souvent.

Cette puissance affective, propre au sexe féminin, est comparable à une chute d'eau, pittoresque souvent, dangereuse aussi et pouvant conduire aux pires catastrophes, mais riche de nombreux HP inutilisés ; canalisée et mise en valeur, elle aurait une grande force productrice. En éducation, au lieu d'utiliser cette réserve naturelle de houille blanche — en l'espèce l'affectivité féminine — nous fabriquons de l'énergie très coûteuse à grands frais de charbon — c'est-à-dire d'intellectualisme — et nous laissons perdre l'énergie émotive subconsciente, faute de savoir la capter et en tirer profit.

3. *Projets d'éducation maternelle.* — Si nous consultons les travaux les plus récents de psychologie expérimentale et de psychanalyse, cette richesse affective spontanée de la femme découle des instincts, notamment de l'*instinct maternel,* force naturelle impérieuse, souvent inemployée et que les systèmes éducatifs des écoles féminines méconnaissent absolument. De multiples écoles ménagères, professionnelles et techniques préparent méthodiquement les carrières ouvertes aux femmes (y compris la besogne domestique), sauf celle de la *maternité.* N'est-ce pourtant pas là la fonction primordiale, la profession essentielle de la femme ? Ne devrait-on pas préparer professionnellement la *mère,* comme on prépare la ménagère, l'infirmière, la femme-médecin, la pharmacienne, l'usinière des industries textiles ou métallurgiques, l'ouvrière des industries horlogères ou vestimentaires ? Poser la question, implique ici une réponse affirmative. La première initiative en ce sens se produisit à la Convention nationale le 5 Floréal An II (1794), par la citoyenne *Theresia Cabarrus-Fontenay* (qui fut plus tard la célèbre Mme Talien ou Mme Barras), mais elle ne fut pas prise en considération. En 1894, la *Frauenschule de Cassel* organisait dans son Ecole ménagère modèle un stage de deux mois à la pouponnière, suivi d'un autre stage de deux mois au Kindergarten. La voie fut suivie par de nombreuses institutions des pays germaniques. En 1906 à Zurich, puis en 1908 au IIe Con-

grès international d'enseignement ménager de Fribourg, Mlle *Eberhard* (de Zurich), lança un vibrant appel en faveur d'une préparation pédagogique et morale de la mère future. En 1910, la Ligue contre la mortalité infantile en Angleterre, organisait à la ville et à la campagne, des cours de puériculture, médecine infantile, alimentation des nourrissons, jeux et éducation des tout petits.... En Suisse, l'*Alliance des Sociétés féminines suisses* s'en préoccupa dès 1920 (initiative de sa Commission d'éducation nationale, présidée par Mme *E. Pieczynska*) parla dans ce sens au *IIme Congrès suisse des intérêts féminins*, Berne 1921 (travaux de la même Commission Mlle Serment et Mlle M. Evard) et le Congrès pétitionna auprès des vingt-cinq Républiques suisses pour obtenir la création d'un enseignement post-scolaire féminin obligatoire et gratuit (d'un demi-jour par semaine, deux ans au minimum à la sortie de l'école primaire), où le ménage, la puériculture, l'éducation familiale seront les principales matières d'enseignement (vœu de Mlle Champury et Mlle Evard). Le *IIe Congrès international de protection de l'enfance*, tenu à Bruxelles en 1921, émit entre autres vœux celui « d'un enseignement de physiologie, d'hygiène maternelle et infantile, de puériculture à donner dès l'âge de douze ans dans toutes les écoles de jeunes filles, écoles secondaires moyennes, écoles ménagères — et que ces branches soient enseignées dans les écoles normales formant les institiutrices primaires et maîtresses secondaires, afin qu'elles puissent préparer leurs élèves à leur principale fonction sociale — à savoir *la maternité*. »

4. *Une réforme s'impose dans l'enseignement féminin.* — Préfaçant en 1921 un livre de puériculture, le *Professeur Dr Bar*, de l'Académie de médecine de Paris, s'indignait : « Rien n'est vraiment plus stupéfiant que l'oubli dans lequel les promoteurs du mouvement féministe ont tenu l'éducation de la femme, en ce qui concerne sa fonction de mère. Pendant des années, pas un mot ne fut dit dans les écoles des soins à donner aux enfants. » Nous répondrons au célèbre gynécologue que depuis longtemps féministes et suffragistes du monde entier ne demandent pas mieux que de prendre en mains l'éducation féminine, et sont convaincues qu'il faut former chez la jeune fille la mère future autant que la citoyenne. Mais sans le bulletin de

vote, les femmes ne pourront que peu de chose pour faire avancer cette réforme capitale de l'*Ecole féminine*, parce que lois, règlements, programmes et méthodes scolaires sont faits par des hommes, conformément à la psychologie de l'homme, d'après l'usage des écoles de garçons. Nous ne pouvons que déplorer l'*ostracisme*, qui, dans la plupart des pays, exclut les femmes de l'enseignement des adolescentes et des jeunes filles tant à l'école secondaire, moyenne et supérieure, que dans les hautes écoles, voire les universités ; dans certaines régions même on confie à des hommes l'enseignement primaire et l'école enfantine des deux sexes (canton de Glaris, par exemple).

Une *grande réforme* est en voie de préparation dans l'enseignement féminin. L'école intellectualiste, sous toutes ses formes, et l'enseignement professionnel, ont écarté la femme de sa destination normale : la *maternité*. Mme Vischer, de Bâle, prétend que dans cinquante ans d'ici, quand on examinera nos programmes d'enseignement des écoles de jeunes filles, on les taxera de programmes faits pour la préparation de « vieilles filles ! » L'enseignement ménager rapproche la jeune fille d'aujourd'hui de sa destination normale, certes. Mais ce n'est que lorsque la *préparation technique et morale de la mère* aura la première place dans l'école féminine, conformément au but de la vie et au psychisme propre de la femme, que le dernier stade de l'évolution pédagogique sera accompli et que l'école féminine sera autre chose qu'un fac-similé de l'école masculine.

II. Psychologie de l'instinct maternel.

1. *L'instinct maternel.* — Jusqu'à maintenant, la psychologie différencielle des sexes a donné lieu à peu de travaux. On peut cependant recommander quelques belles monographies de psychologie féminine, en particulier les ouvrages de *Stuart Mill :* The subjection of Women, 1869 ; *Henri Marion :* la Psychologie de la femme, 1893 ; *G. Heymans* : Psychologie van de Frauen, 1910 ; *Wreschner :* Vergleichende Psychologie der Geschlechter, 1912, et *Otto Lippmann :* Psychische Geschlechtsunterschied, 1917. Tous mettent l'accent sur la richesse de l'émotivité féminine, démontrant par des enquêtes, des recherches de laboratoire, l'étude approfondie de la mentalité féminine, cette

merveilleuse affectivité qui porte la femme à tous les dévouements et prend sans cesse le pas sur les processus intellectuels et volitifs, au point qu'on a pu parler de *Sa logique de sentiments* (Th. Ribot) et qu'aucune femme n'agit uniquement guidée par la raison pure ; son jugement est plus souvent fait d'*intuition* — ce qui n'implique pas qu'il soit faux (même son témoignage est souvent plus précis que celui de l'homme) — et son travail intellectuel, ou artistique, de *divination* — moins raisonné et plus fait d'inspiration, c'est-à-dire émanant en quelque sorte du subconscient plus que chez l'homme. « Tandis que l'état émotionnel, chez l'être masculin, est plutôt un écart de la normale, un état d'âme peu éloigné de l'état d'indifférence, la femme ne se sent bien que dans l'état affectif : il faut qu'elle vibre ! » (Hymans.)

Or, le subconscient est enfin devenu domaine d'investigations psychologiques : psychologues et psychanalystes reconnaissent aujourd'hui qu'à la base de nos sentiments se trouvent les *instincts,* souvent refoulés et méconnus, mais riches en énergie potentielle. L'*instinct sexuel* est l'objet de multiples études de psychologie expérimentale et de psychanalyse depuis que *Freud* et *Forel* ont ouvert la voie ; l'*instinct religieux,* de même, depuis les travaux de Flournoy et de Myers. On sait quelle magistrale étude de psychologie expérimentale a fait M. *P. Bovet* de l'*Instinct combatif.* L'*instinct de conservation* a été longuement étudié dans les psychoses de guerre (Rivers, Mac Curdy, etc.) ; Adler a étudié sous le nom d'*instinct de puissance,* l'expansion de la personnalité, etc. Si ces travaux éclairent partiellement les sentiments féminins, l'instinct sexuel, l'instinct religieux, par exemple, ils sont loin d'expliquer sa puissance affective, cette riche émotivité, dont les manifestations sont plus connues que sa cause. Or, celle-ci ne réside-t-elle pas dans l'*instinct maternel* qui n'a donné lieu encore qu'à de rares travaux ? Il y a le beau livre de Mme *de Maday-Hanzelt,* « L'amour maternel », paru en 1918, qui fait l'étude comparée de la maternité chez les animaux et chez la mère, aux divers stades de l'histoire ; les « Etudes de psychanalyse » de M. *Ch. Baudoin,* 1921, révèlent quelques cas d'instinct maternel très puissant (notamment ceux de Marthe, Jeanne, etc.). Le sentiment maternel se révèle aussi nettement chez des sujets observés par les aliénistes et neurologues, *Pierre Janet, Georges*

Dumas, Dr P. Dubois, etc., etc. ; c'est une manifestation très puissante, que les troubles psychiques ne semblent pas déranger et qui apparaît même chez l'idiote. Il y a là matière à de nombreuses études psychologiques et psychanalytiques.

Ce sentiment semble bien issu de l'inconscient et le terme d'*instinct maternel* est exact, correspondant aux définitions que donnent de l'instinct les psychologues et naturalistes, tels que *William James, Wundt, Claparède, Perklam,* etc. L'instinct est une manière d'agir pour atteindre certaines fins non prévues et sans éducation préalable : ainsi agissent l'animal femelle et la femme des tribus primitives. Les actes instinctifs se sont automatisés aux cours des générations ; ils sont adaptés et uniformes pour tous les individus, parfois même, ils sont inconscients. Que de gestes automatisés, non seulement chez la jeune mère, mais chez la fillette jouant à la poupée, chez la célibataire même âgée et qui révèlent l'instinct maternel ! Que d'actes inconscients, comme celui de l'adolescente qui délaisse la poupée et subit l'attirance des bébés, lorsqu'elle étreint avec passion ses oreillers, assoiffée de tendresse ! Que d'actes conscients, et non appris, tels que ceux de l'allaitement ou celui de l'adolescente qui entoure son petit sein naissant de l'édredon chaud et douillet et qui choie en imagination un bébé chéri ! La démente reproduit parfois, plus ou moins consciemment, certains actes instinctifs de maternité.

2. *L'amour maternel.* — Mais l'instinct maternel a évolué au cours de la civilisation. S'il a les mêmes bases organiques chez l'animal et la mère humaine, il s'est modifié par suite des *influences sociales* et il s'ensuit que, de par l'hérédité même et de par la vie de famille moderne, il s'est enrichi : des *causes morales* ont développé chez la mère une *vie affective* qui s'est intensifiée à tel point que l'*amour maternel* est la base même de toute l'émotivité féminine. La simple perspective de la maternité future ravit d'aise l'adolescente, illumine sa vie psychique entière ; la jeune mère est transfigurée dès le début de la gestation. Cet élément sentimental est une grande source d'énergie qu'on aurait tort de négliger, tant en éducation qu'au cours de la vie ; mais l'enseignement féminin l'ignore et, pour beaucoup de femmes, ce capital reste improductif — faute de savoir le mettre en valeur.

3. *Evolution de l'instinct maternel chez la mère.* — La part de la mère dans la *procréation* semble, sinon plus importante, du moins égale à celle du père ; l'étude de la parthogénèse chez certaines espèces d'insectes prouve même que l'élément mâle n'est pas indispensable. Les études d'*eugénique* mettent aussi en évidence que l'*hérédité* par la mère est plus importante que celle du père. Les *bases organiques* jouent le rôle capital dans l'instinct maternel chez la femme civilisée autant que chez la femme primitive ou la femelle de l'animal. « La femme est organisée spécialement pour la fonction maternelle de la gestation de l'enfant, dit le psychologue belge *Schuyten.* Elle souffre plus de son sexe que l'homme, tant dans son système nerveux que dans ses forces physiques et dans sa santé. » Sans insister même sur les transformations physiques et chimiques considérables que la *gestation* opère chez la femme au point de transformer du tout au tout sa mentalité et son affectivité, nous pouvons affirmer que l'organisme féminin agit sur son psychisme avant, après et en dehors de la maternité. *Maudsley* affirmait déjà que « chez la femme le sexe est plus profond que la culture... ». Les cervelines et féministe les moins féminines du XXe siècle trahissent, pour un psychologue averti — sans recourir à l'investigation de la psychanalyse — cette soif de maternité, ce besoin d'affectivité, ce constant regret de l'enfant qui est moins un indice de l'instinct sexuel inassouvi (comme on le prétend généralement), que de l'instinct maternel, dont on parle moins mais qui est tout aussi impérieux que l'instinct sexuel [1].

L'*allaitement* crée entre la mère et l'enfant un lien organique plus fort que celui de la gestation, parce qu'il établit des habitudes communes, la *symbiose,* et ébauche l'affection déjà dans la *famille primitive* (du moins entre mère et fille qui vivent ensemble assez longtemps comme c'est le cas dans certaines tribus). Le lien entre enfant et parents prit plus d'importance dans la *famille patriarcale,* l'enfant acquérant une valeur sociale, soit de consommation pour la guerre, soit de travail, renfor-

[1] L'*instinct maternel* est si puissant qu'il prime l'*instinct de conservation,* un des plus tenaces. Dans le tremblement de terre de Messine (1908), on retrouva un grand nombre de mères qui avaient fait bouclier de leur corps à l'enfant qu'on retrouva intact sous la mère tuée par les poutres et les pierres. (FERRARI.)

çant la symbiose entre mère et fille ou l'établissant entre père et fils (travail au dehors) ; certains travaux nécessitant une initiation, la famille patriarcale commença l'éducation. Mais jusqu'au seuil du XIXe siècle, l'enfant était traité en esclave, ou bien on se débarrassait de lui (sélection chez les anciens, plus tard remis aux domestiques ou au cloître) ; Anatole France disait : « Au XVIIIe siècle, époque où parmi tant de femmes, il n'y avait pas de mères, le couvent servait de famille aux filles de qualité... ». On remit en faveur l'allaitement maternel à la fin du XVIIIe siècle ; Rousseau mit l'enfant à la mode et, la vie mondaine cessant, la Révolution en 1789, reconnut des droits à l'enfant. Désormais dans la *famille moderne*, l'enfant prit une valeur nouvelle par l'*idéalisation de la maternité*. Le XIXe siècle est devenu le « siècle de l'enfant », selon la formule d'*Ellen Key*. L'Etat lui assura d'abord l'instruction publique, puis la protection. On a peu à peu compris son bonheur à lui et que c'est un devoir incombant aux parents de lui donner une éducation, de lui assurer un avenir, avec le moins possible de difficultés.

On était fier du fils qui perpétue le nom, qui amène aux siens une certaine renommée — la fille étant plutôt méprisée. Mais au XXe siècle, le dédain pour la fille s'atténue : elle aussi peut, de nos jours, acquérir quelque notoriété ; et puis, tandis que le fils quitte la famille pour vivre de sa vie propre, la fille, même avec son gain qui la rend indépendante, se consacre volontiers aux vieux parents, leur évitant la solitude et la misère. Désormais, l'enfant constitue une valeur sociale et une valeur familiale telle que les parents s'affectionnent à lui et entrevoient ses perspectives d'avenir avec toute la poésie du rêve et de l'affectivité développée.

Cette collaboration intime entre parents et enfants a intensifié l'amour maternel, l'amour filial, fait naître l'amour paternel. Cette idéalisation de l'enfant est d'ailleurs en fonction directe de l'évolution psychologique et affective de la mère et conforme au rêve de vie supérieure qu'elle espère pour l'enfant en qui elle survivra.

Non seulement, l'amour maternel s'est intensifié de cette idéalisation, mais il s'est étendu à tous les souffrants et les abandonnés. L'*amour filial*, lui-même, chez la fille qui sacrifie son propre bonheur aux parents âgés ou infirmes, est en fonc-

tion encore, de l'instinct maternel. Il en est de même de toutes les formes de la *charité* et de la *philanthropie* qui portent la femme à l'œuvre sociale : l'altruisme est une forme évoluée de l'amour maternel ou paternel.

4. L'*instinct paternel,* qui ne repose que sur la symbiose d'habitudes communes entre le père et l'enfant, qui n'a pas les bases profondes d'origine organique et de vie physiologique commune, non plus que des millénaires d'hérédité, est né tardivement dans la civilisation et ne repose que sur les bases sociales et morales ; aussi n'existe-t-il pas chez tous les pères, d'autant plus qu'on ne fait rien pour l'éduquer non plus. Cependant, il est susceptible aussi d'extension vers les carrières sociales, l'enseignement, la philanthropie : il en est de beaux exemples.

5. *Evolution de l'instinct maternel chez la femme qui n'est pas mère.* — L'instinct maternel se prolonge après l'accomplissement des devoirs maternels ; il existe — et avec quelle puissance ! — en dehors de la *maternité proprement dite.* On considère qu'il apparaît déjà chez la *fillette* et se manifeste alors par le jeu — poupée, petite maman, infirmière, soins des animaux, surtout les jeunes, etc. — chez l'*adolescente,* par l'attrait du tout petit, de la « poupée vivante », comme elle dit, par des confidences de son « journal », ses rêveries parapsychiques, chez la *jeune fille* par l'intérêt spontané qu'elle manifeste pour l'orphelinat, ou l'hôpital d'enfants, sa pitié pour la fille-mère ; chez la *célibataire adulte* l'instinct maternel se révèle le plus souvent par le choix de sa carrière libre ou salariée — soins aux enfants ou aux malades, enseignement, médecine, carrières sociales diverses, etc. — ou par ses occupations d'élection en dehors du métier obligatoire ; il en est de même chez l'*épouse sans enfant* ou *la veuve,* donnant plus encore dans l'altruisme, en particulier quand elle adopte un ou plusieurs orphelins ; la *mère* qui a perdu son enfant unique lui voue un culte idéalisé ; celle même qui possède une nombreuse famille n'oublie jamais le disparu, même mort en bas âge ; la *grand-mère* elle-même traduit son amour maternel par son indulgence à l'enfance en général, même aux petits inconnus ; on sait quel espèce de rayonnement affectif émane d'elle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on remarque que toutes es affections féminines ont quelque chose de maternel. Prenons

quelques écrivains, non psychologues de profession ; *Michelet :* « Dès le berceau la femme est mère, folle de maternité. Pour elle toutes choses de la nature vivante ou non vivante se transforment en petits enfants. » *Elie Faure* (dans la Sainte Face) : « Et puis, pour la femme, l'homme est toujours l'enfant. Dès qu'il pleure, elle est là. Jusque dans l'union sexuelle, le geste de la femme est maternel ; elle ouvre ses genoux à l'homme, comme ses bras à l'enfant pour le bercer sur son cœur.... » *Chamfort :* « Les femmes ont dans la tête une case de moins et dans le cœur une fibre de plus... ».

Qu'on consulte les psychologues proprement dit : *Stuart Mill, Henri Marion, G. Hymans, O. Lippmann, Mme Lombroso-Ferrero,* etc., ou même des graphologues, tels que *Crépieux* et *Jamin,* la conclusion est toujours la même : l'intelligence de la femme n'est pas inférieure à celle de l'homme, elle est *autre* — et le propre de la psychologie féminine réside dans sa *richesse d'affectivité,* ses aptitudes émotives, la valeur de ses intuitions ; *Henri Marion :* « En résumé, il faut toujours se rappeler que les femmes représentent surtout les besoins moraux de l'humanité, les instincts et les droits de l'imagination et du cœur, l'esprit de finesse et de nuance, la sociabilité, bref, cette raison concrète et sensible, faite pour moitié de sentiment et qui parle au cœur autant qu'à l'esprit... ». Le Hollandais *Hymans* a classé dans ses statistiques d'hommes illustres 45,9 % de représentants du type émotif et 59,8 % parmi les femmes célèbres. En appliquant la même classification des caractères à des gens du gros tas, un classement de plus de deux cents m'a fourni 46 % d'émotifs chez les hommes et 58 % chez les femmes. La graphologie relève une forte sensibilité chez 24 % des hommes et 73,6 % des femmes. Pendant une bonne décade, il était de mode de ramener à l'*instinct sexuel* seul l'origine de cette émotivité particulière de la femme, le *freudisme* ayant trouvé des admirateurs jusque dans les milieux mondains, et par habitude littéraire ou artistique peut-être ; cet instinct-là est impérieux et la psychanalyse a suffisamment démontré que, laissé à l'abandon, il nuit souvent à l'équilibre nerveux. L'étude des insectes dits asexués, démontre que l'ouvrière des fourmis n'est pas dépourvue des organes de la génération et qu'elle peut procréer, contrairement à l'opinion courante [1]. La femme non

[1] *Dr A. Forel :* Le Monde social des Fourmis. Genève, 1920. (A. Kündig.)

mère possède aussi des organes génitaux, éminemment riches en nerfs et en subit des influences puissantes qui, périodiquement, atteignent son système nerveux central [1]. Physiologiquement, l'influence de ces organes n'est pas étrangère à certaines modifications physiques et chimiques de l'organisme féminin, en dehors de la maternité physique, expliquant les malaises de la menstruation (analogues sans doute à ceux de la gestation), certains changements d'humeur et de caractère, certains besoins de caresses, certains gestes même. Pourquoi n'y aurait-il pas, dès la puberté, influence sur le psychisme et épanouissement affectif en conséquence de tout cela ? D'ailleurs, la célibataire aussi possède une hérédité plusieurs fois millénaire faite de toutes les affections et de tous les dévouements des mères ancestrales, un capital de richesse affective qui ne demande qu'à se répandre en tendresse et en sacrifice, qui constitue comme une sorte de prescience des devoirs futurs de la vocation maternelle et des joies qu'elle procure.

6. *L'éducation des instincts.* — Une découverte toute récente de la psychologie, depuis l'application des méthodes subtiles de la psychanalyse, c'est celle du rôle extraordinaire que jouent les instincts dans la vie profonde, subconsciente de tout individu, conditionnant notre émotivité. *P. Bovet :* « Nos instincts rendent compte de nos tendances les plus profondes, de nos intérêts, de nos sentiments [2]. » *Larguier des Bancels :* « Notre force est dans nos instincts.... Les instincts sont puissants ; si on les violente, ils se vengent. Il faut capter cette énergie accumulée, il faut l'extérioriser dans le sens du bien [3]. » *Ch. Baudoin :* « L'instinct a un aspect psychologique et on le rencontre notamment à chaque pas de la vie affective, dont il forme le constant support.... La vie affective, y compris les sentiments supérieurs, représente une évolution des instincts [4]. » Des travaux des spécialistes — Freud, Flournoy, Bovet, Larguier

[1] *Dr M. C. Schuyten :* Psychologie de la Femme. Paris, 1908. (O. Doin.).

[2] *P. Bovet :* L'Instinct combatif (psychologie et éducation). Neuchâtel, 1916. (Delachaux et Niestlé.)

[3] *J. Larguier des Bancels* : Introduction à la psychologie : l'instinct et l'émotion. Lausanne, 1921. (Payot.)

[4] *Charles Baudoin :* Etudes de Psychanalyse. Neuchâtel, 1922. (Delachaux et Niestlé.)

des Bancels, Baudoin, etc., — on déduit qu'une *éducation des instincts* est, non seulement possible, mais *nécessaire* et que toute saine pédagogie doit s'initier à cela. Mais la chose est tellement nouvelle, se heurte à tant de préjugés étayés sur la théorie de l'innéité de l'instinct et du caractère, qu'on n'admet pas plus pouvoir agir sur celui-ci que sur celui-là et qu'on n'enseigne point les règles d'une saine maîtrise auto-éducative.

Le système éducatif en usage avec les jeunes filles, non seulement ne tient aucun compte des instincts, mais les *réprime* tous, dès la petite enfance — sous prétexte de bienséance : *l'instinct combatif* est arrêté dans son évolution à l'âge même où la croissance aurait besoin de son concours pour le développement des muscles, etc., et pour beaucoup de jeunes filles, il n'a d'autre voie d'épanchement que la taquinerie et la moquerie qui sont des « ratés » de cet instinct ; la culture physique moderne, les jeux de plein air préservent de cette humeur persifleuse, de plus mauvais goût souvent que l'allure gavroche de l'éclaireuse ou de la jeune fille sportive. Sous prétexte de pudeur, *l'instinct sexuel* est toujours refoulé, au lieu qu'il serait plus habile de provoquer des confidences ou de surveiller ses manifestations pour aiguiller adolescentes et jeunes filles vers les côtés nobles et éducatifs de ces impulsions, de faire avec elles une saine éducation sexuelle et d'aborder les questions vitales du mariage et de la génération. Sous prétexte de devoir, *l'instinct maternel* est réfréné lui aussi, et ce devoir c'est le gagne-pain, rapporter de l'argent au père et ne pas laisser parler son cœur ; c'est rester au foyer des parents et ne pas créer sa vie propre, conserver l'héritage familial à des neveux et ne pas adopter un orphelin.... Et, bien souvent, l'*instinct religieux* est incompris ou faussé ; incompris, car l'instruction religieuse concorde rarement avec son apparition : l'Eglise catholique la devance, l'Eglise protestante laisse passer la phase d'hypertrophie de l'adolescence avant de s'adresser à la jeune fille, parce que pour le calvinisme la religion est affaire de raison et non de sentiment ! L'*instinct de puissance,* lui-même, c'est-à-dire la base de la personnalité, subit des heurts constants, parce que « seule la modestie sied à la jeune fille », parce que tant de choses sont interdites à la « dignité féminine »... et l'on fait des timorées qui n'ont aucune confiance en soi, qui sont hantées du sentiment déprimant de leur infériorité morale et sociale....

Or, la psychanalyse et la psychologie ont démontré abondamment le danger de ces *refoulements*. D'innombrables cas pathologiques de nervosisme, d'hystérie, de psychonévroses, psychoses et aliénation mentale ont mis en évidence la ténacité de ces impulsions réprimées, la puissance des perturbations faites par ces énergies inemployées. Neurologues aliénistes et psychanalystes ont fait la preuve que des refoulements *de l'instinct sexuel, de l'instinct maternel ou de l'instinct religieux datant de la petite enfance, de l'adolescence ou de la prime jeunesse* ne se manifestèrent qu'à la ménopause ou dans la vieillesse, alors que la maladie était en gestation depuis la crise pubertaire, par exemple. Rappelons quelques cas typiques : c'est la pauvre folle berçant immuablement le même morceau de bois, par un geste stéréotypé, instinctif et révélateur, de l'« illusion féconde », comme dit J. M. Guyau ; c'est la vieille fille dont Maupassant a retracé le classique portrait (La Morte) qui, à son agonie, parle à des enfants imaginaires qui, toute sa vie eurent pour elle une existence de rêve, en marge de la réalité ; c'est la veuve ou la célibataire constamment préoccupée d'un nouvel objet aimé, se voit épousée par un homme beau, riche, savant ou célèbre... et renouvelle sans cesse le nom du prétendant, au fur et à mesure des déceptions ; c'est la pauvre septuagénaire qui, gênée par un cancer, se croit enceinte, achète berceau, layette, voiturette d'enfant et extériorise des aspirations juvéniles. La déification de l'enfant mort (même mort-né ou simple fœtus pas même amené à terme et la grossesse imaginaire (qui existe chez l'animal aussi), sont également des formes de l'instinct refoulé. Chez les femmes qui n'ont pas eu d'enfants (célibataires et épouses sans enfants), les rêves et certains actes inconscients comme les lapsus révèlent fréquemment le désir de l'enfant, sans qu'il y ait là indice de pathologie : c'est la forme normale et simple du refoulement de l'instinct maternel qui, heureusement, n'évolue pas fatalement vers les formes précitées.

Puisque l'*évolution des instincts* explique notre affectivité, étudions les étapes de l'évolution de l'instinct contrecarré. D'après les résultats des recherches de la psychanalyse, l'instinct refoulé se cherche des dérivations dans des actes différents, comme l'instinct combatif dans les sports, ou bien il se contente de régresser ou de s'objectiver, tel l'instinct com-

batif qui se manifeste dans l'imagination épique, ou bien il se traduit en rêve et en compositions artistiques, de manière à mettre à profit l'énergie inemployée. Ces formes spontanées de dérivation de l'instinct refoulé sauvent de troubles psychologiques les natures affectives dont les instincts n'ont pu suivre leur destination naturelle.

C'est le cas aussi de l'instinct maternel non utilisé, dont la déviation la plus connue est la *zoophilie :* les animaux tiennent dans les ménages sans enfant ou chez des célibataires des deux sexes une place exagérée : c'est la dame qui couche son petit chien « dans un petit berceau » lui achète une « petite brosse à dents », lui cuit « des œufs à la coque » et exige de son mari qu'il promène son chéri en manteau et petits caoutchoucs. Une autre *objectivation* de l'instinct maternel est constituée par le cas de la femme célibataire qui s'entoure de portraits d'enfants ou d'œuvres d'art symbolisant la maternité (bébé allaité par sa mère, etc.). De là, au cas de la *platonisation* de l'instinct, la distance n'est pas grande : c'est le sentiment d'Henriette Renan pour Ernest, d'Eugénie de Guérin pour Maurice, de Mgr. Dupanloup ou de Lamennais pour leurs élèves ; c'est l'intérêt que porte telle institutrice à une élève d'élite qui constitue en quelque sorte une maternité spiritualisée, une protection d'ordre moral. L'*adoption* est moins platonique et constitue une objectivation fréquente ou une manifestation bien naturelle de l'instinct maternel ou paternel. Enfin, l'instinct maternel dérivé peut aboutir à des manifestations plus lointaines : c'est la femme artiste qui traduit ses aspirations intimes dans la poésie ou par les arts plastiques : poèmes pour les enfants, récits faits pour l'enfance, peinture ne figurant que des petits enfants, sculpture de scènes enfantines, voire même compositions musicales pour l'enfance, etc. Mais toutes les femmes ne peuvent traduire ainsi leur rêve intime et concrétiser en art, par une *sublimation* géniale, l'instinct maternel refoulé. Il est d'autres formes aussi d'élévation du sentiment maternel qui, tout en visant un noble but, de valeur sociale, accroissent de même la spiritualité de l'individu et constituent une sublimation à la portée de toutes. L'instinct combatif est sublimé dans une lutte de bon combat : lutte contre les vices et les maladies de l'ordre social, lutte en faveur d'un principe de justice : revendications pacifistes ou relatives au suffrage féminin, etc. L'ins-

tinct sexuel est sublimé par le don de soi à une cause noble, la recherche du bien, de l'idéal. L'instinct religieux par le prosélytisme ou le dévouement à une cause adoptée par l'Eglise, comme la lutte anti-alcoolique par exemple. De même l'instinct maternel trouve sa *sublimation* dans l'amour des humbles, des abandonnés, des souffrants : toutes les œuvres sociales et philanthropiques répondent non seulement à des aptitudes féminines, mais à un besoin instinctif très profond. Ce don de soi à l'humanité souffrante épanouit si parfaitement l'instinct maternel que les carrières qui sont basées sur le sacrifice sont précisément celles qui donnent à la femme le plus de joie et le plus de maturité morale, parce qu'elles utilisent l'énergie instinctive inemployée et qu'elles fournissent une activité sociale éminemment intéressante.

Dans la vie patriarcale, alors que la femme n'avait de valeur sociale qu'en tant que machine à assurer la continuation de la race (par la procréation), la *célibataire* était une non-valeur et restait inférieure par non utilisation de ses instincts : la vieille fille était aussi ridicule que méprisée. Dans la vie moderne, la femme célibataire trouve un immense champ d'action féconde ; elle est devenue un rouage perfectionné et indispensable de l'organisme social, d'une indubitable utilité ; d'ailleurs cette sublimation de l'instinct maternel l'a développée : elle a acquis une personnalité qui ne le cède ni en dignité, ni en valeur sociale à celle de la mère, de la plus vertueuse matrone.

Il est temps que l'éducation favorise l'évolution normale des instincts et mette en valeur ces énergies latentes — au lieu de les refouler et de laisser troubler le psychisme des individus. La culture de l'instinct maternel n'a trouvé aucune place jusqu'à nos jours dans les divers systèmes d'enseignement féminin.

III. Culture de l'instinct maternel.

1. *Energie spontanée.* — Si, au lieu de taxer de ridicule la richesse émotive propre au sexe féminin, on l'utilisait en vue de la formation du caractère, de la personnalité et à l'éducation affective et morale des jeunes filles, on ferait de meilleure pédagogie qu'en refoulant les instincts, les tendances sentimentales, en les laissant en friche — c'est-à-dire aller à la dérive

et régresser aux stades inférieurs, en les exposant à dégénérer en psychoses.

Nos instincts constituent en nous une *réserve d'énergie insoupçonnée,* comme de l'énergie tenue en réserve sur un accumulateur. L'éducation doit recourir à ces forces spontanées. Puisque l'affectivité féminine repose essentiellement sur l'instinct maternel, il serait normal de baser l'éducation féminine sur la connaissance psychologique de cet instinct, sur son évolution normale et sa sublimation, afin qu'il irradie à l'avenir toute vie de femme, mariée ou célibataire. C'est que — pour revenir à notre comparaison précédente — nous avons jusqu'ici abandonné le torrent à la dérive, alors qu'il est possible de le capter et de lui faire produire beaucoup d'électricité, en l'espèce, de l'énergie spontanée bien supérieure à celle que nous obtenons par l'intellectualisme des systèmes éducatifs anciens qui coûtent tant d'efforts.

2. *Les mères incapables.* — Si notre époque compte tant de mères arriérées, cela tient à notre habitude de laisser en friche ou se dénaturer l'instinct maternel. Selon la *loi philogénétique,* admise par les psychologues, on sait que la vie de chaque individu reproduit en raccourci l'évolution de la race : cela est vrai de l'évolution des instincts, comme de celle des processus intellectuels et affectifs. Aussi pouvons-nous considérer bien des aberrations de l'instinct maternel ou des fautes de jeunes mères comme des formes régressives ou des reviviscences ancestrales maintenues par l'atavisme ou produites par une évolution contrecarrée de l'instinct ; une éducation rationnelle évitera à l'avenir ces régressions. Tels sont l'*avortement,* l'*infanticide* ou la *mysopédie* qui se produisent quand la mère est placée dans des circonstances où l'enfantement devient pour elle une charge trop lourde, quand des parents martyrisent leurs enfants pour se débarrasser de bouches inutiles, les obligent à mendier, à voler. On peut les considérer aussi comme des manifestations grossières de ce que *Freud* nomme le *complexe d'Oedipe ou celui d'Electre,* c'est-à-dire la préférence, pour raison sexuelle, du père pour sa fille, de la mère pour son fils ; trop souvent ces préférences occasionnent des troubles dans la vie familiale. La mère, jalouse de la beauté de sa fille, l'habille mal, la laisse enfant longtemps pour éviter une rivale ; le père aussi voit

un concurrent quand le rôle social joué par son fils devient important et son influence personnelle décline. Freud, qui d'ailleurs confond toujours l'instinct sexuel et l'instinct maternel, pousse un peu loin cette rivalité ; à s'en tenir à la lettre de sa théorie, une mère n'aimerait que ses fils, un père ses filles seulement — et fort heureusement ce n'est pas le cas.

Parmi les mères incapables, il y a celle qui exagère les soins physiques à ses enfants, négligeant leur éducation morale ou donnant elle-même l'exemple de l'immoralité. Il y a la mère qui s'occupe passionnément du dernier-né, pèse sa nourriture, dose son régime et néglige les aînés, parfois remis à une mercenaire de moralité et de santé douteuses. Chacun connaît la mère autocrate qui empêche le développement de la personnalité chez ses enfants, la mère fouettarde, qui punit exagérément ou celle qui, d'humeur chagrine, ronchonne constamment, malmène ses mioches qui n'écoutent plus les gronderies. Il y a la mère qui surévalue par affection la valeur de ses enfants, comme Marc-Aurèle s'aveugla sur son fils Commode le Boucher. Il y a la femme chez qui l'instinct sexuel prime l'instinct maternel et qui, plus épouse que mère, néglige son enfant.... En résumé, la maternité instinctive, restée aux stades inférieurs, a un caractère anti-social, égoïste ou passionnel. Il est temps de discipliner l'instinct maternel, d'aider son évolution vers les formes élevées qui conduisent au dévouement.

3. *L'éducation des instincts.* — Pour assurer l'épanouissement normal des instincts, M. *Larguier des Bancels* recommande à l'éducation : 1° de les *éveiller* ou de *guetter* leur apparition ; 2° de les *orienter*, de manière à éviter le refoulement, les déviations, les maladies qui en découlent ; 3° de les *enrichir*, c'est-à-dire de les élever à l'objectivation, à la platonisation, à la sublimation surtout. C'est d'ailleurs ce que recommandent les vrais pédagogues modernes, Mlle *Marie Dugard* dans son bel ouvrage : « Evolution contre éducation », *William James*, dans sa théorie des instincts, M. *Adolphe Ferrière*, lorsqu'il parle d'harmoniser l'éducation avec les intérêts immédiats de l'enfant. C'est ce qu'ont fait spontanément tous les grands pédagogues ; ils ont suivi d'ailleurs la seule voie efficace, puisqu'il s'agit de capter des énergies naturelles, de les faire servir à l'amélioration de l'individu. C'est le mot de Bacon : « Nemo

naturae nisi parendo imperat » (on ne commande à la nature qu'en lui obéissant).

4. *Plan d'une éducation de l'instinct maternel.* — Appliquons le plan général de M. *Larguier des Bancels* au cas particulier de l'instinct maternel. Il s'agit donc : 1° d'*éveiller* ou de *surveiller* son apparition chez la fillette et l'adolescente, c'est capter l'énergie affective à sa source et la faire servir au développement général ; 2° *de préparer la vocation naturelle en vue de la maternité proprement dite,* par une préparation technique de puériculture, l'initiation à la pédagogie, etc., et par une formation morale qui comporte une culture affective et la formation du caractère ; 3° *de sublimer l'instinct maternel* en vue de l'œuvre sociale par une éducation civique, nationale, sociale et internationale de la jeune fille ; 4° *de former des éducatrices spécialement aptes à cette réforme* qui soient au fait de la psychologie féminine, des méthodes modernes, de la puériculture scientifique, de l'œuvre sociale, des sciences sociales.

Des expériences probantes ont été réalisées déjà. Cependant, l'ensemble de ce programme innove et propose des suggestions, des directives plutôt que les résultats d'expérimentations rigoureuses. Son principe repose sur la psychologie de l'instinct maternel et son évolution et vise la culture du sentiment maternel élargi.

IV. **Eveil de l'instinct maternel.**

1. *Valeur du jeu.* — Selon les résultats de la psychologie et de la psychanalyse, l'instinct se manifeste par le *jeu,* le *rêve* (et les états de rêveries), les *œuvres d'art* et parfois les occupations librement choisies. Il s'éduque également par le jeu, par le rêve, par les manifestations artistiques de l'humanité de toutes les époques, d'après M. *Ch. Baudoin.*

Qu'on considère l'activité ludique comme un exercice de préparation à la vie sérieuse, selon la théorie du jeu de *K. Gross,* ou d'après celle de *Carr,* comme une action cathardique, c'est-à-dire un dérivatif à nos impulsions spontanées, il n'en est pas moins nécessaire que l'enfant joue et que la pédagogie use des jeux de chaque sexe pour l'éducation : « La fillette qui s'af-

faire à sa poupée, dit M. *P. Bovet*, s'occupe de son enfant fictif de la manière même qu'elle agira dans la réalité, d'un bout à l'autre de son jeu, est éminemment active et s'exerce vraiment à sa tâche de demain. » La *poupée* est souvent aimée de véritable affection maternelle. Une fillette écrivait à ce propos : « Une poupée c'est une chose sacrée et qui doit primer tout ; ce doit être pour une petite fille son souci constant de la soigner... » Mais la poupée sert aussi de mannequin aux premiers essais de couture et de ménage, aux jeux de malades et d'infirmières, aux jeux mondains de la fillette, — quand elle n'est pas le bouc émissaire de petites mamans fouettardes qui déchargent leurs nerfs ou neutralisent sur elle une colère ! Si la poupée est considérée comme le jeu classique des petites filles, rappelons que pour le 15 ou le 20 % d'entre elles, elle n'a aucun attrait. Des fillettes qui n'ont jamais joué à la poupée ont donné pourtant d'excellentes mères et des femmes de personnalité élevée. Certaines fillettes préfèrent les jeux de garçons, à cause de l'activité (parfois par instinct combatif) ou en raison des combinaisons que comportent ces jeux — et la pratique démontre que celles-là ne sont pas plus que les autres vouées au célibat pour cela ! Il y a des garçonnets aussi qui aiment les poupées, sans que cela soit un indice particulier d'affectivité, ou d'instinct paternel — ou comme on le dit parfois de caractère efféminé.

Le *jeu* pourrait être un excellent moyen pour éveiller l'instinct maternel : la poupée devrait faire partie du matériel d'enseignement, non seulement à l'école enfantine, mais tant que dure la phase d'intérêt de la fillette pour ce jeu. L'élevage des animaux, de même, contribue grandement à épanouir les fillettes. Enfin, les innombrables combinaisons de jeux dits « de la maman » pourraient être matière à des suggestions d'ordre moral, familial et social très variées ; pourquoi le jeu « de la dînette » n'est-il pas d'ailleurs l'initiation toute naturelle à l'enseignement ménager ?

Dès que la fillette manifeste un attendrissement particulier pour les petits des animaux (chatons, chevreaux, agnelets, oisillons), c'est que l'instinct maternel apparaît. Subitement, la poupée est mise de côté et profondément méprisée ; subitement aussi le *tout petit enfant*, « la poupée vivante », comme disent les adolescentes, provoque à leurs yeux une attirance

impérieuse. Cela est manifeste pour le 70 % des jeunes filles de treize ans. L'une note à ce propos : « Je désirerais tant à la place de cette masse inerte, de ces joues de faïence peinte et de cette bouche muette, d'expression stéréotypée, un petit être vivant qui puisse mettre ses membres souples en mouvement, une petite bouche me donnant une idée des impressions qui traversent un cerveau enfantin, et enfin un visage expressif où mon baiser amènerait un sourire ! » A propos de l'enquête faite par *Pro Juventute* (ce que je pense du ménage), ces mêmes fillettes ont exprimé spontanément le désir de voir leur famille s'augmenter : « Si par bonheur un enfant venait s'ajouter à la famille, quel plaisir de le voir grandir, de voir son intelligence se former ; personne que moi ne s'occuperait de lui ! » Il n'y a pas concordance absolue entre ce nouvel intérêt et l'apparition de la puberté physiologique ; d'autres signes de la puberté psychique précèdent parfois l'évolution organique. L'adolescence est aussi l'âge de l'apparition des tendances sexuelles et d'un immense débordement d'émotivité Cette *hypertrophie affective* [1] se traduit alors par la sentimentalité exagérée, l'amitié amoureuse, le flirt, l'admiration excessive pour une personne plus âgée, des rêvasseries dans lesquelles l'enfant souhaité tient bien autant de place que l'objet aimé : la soif de maternité est bien aussi manifeste que l'amour.

Or, pourquoi ne tenons-nous aucun compte de ces premières manifestations de la *vocation maternelle ?* de cet intérêt nouveau pour le petit enfant ? L'adolescente, qui se désintéresse de l'érudition scolaire, devrait être conduite à la pouponnière, à la garderie, à l'hôpital d'enfants. Les entretiens et compositions qu'on lui demande devraient porter sur ce qui la captive alors : le bébé. On devrait choisir pour ses lectures les poèmes, les œuvres d'art qui ont pour inspiration le petit enfant ; des récits de dévouement de mères à leurs enfants petits auront plus d'attrait que la pédagogie intellectualiste en usage.

2. *Deux systèmes pédagogiques.* — L'éducation des jeunes filles est pratiquée selon deux systèmes : *a) l'ancienne pédagogie* fait travailler les branches faibles, s'applique à réfréner

[1] *Dr M. Evard :* L'Adolescente. Etude de psychologie expérimentale. Neuchâtel, 1914. (Delachaux et Niestlé.)

les manifestations des instincts et toute spontanéité, corrige le trop d'émotivité par l'intellectualisme à haute dose, tue l'imagination par le gavage livresque, exige la discipline par l'autorité. Car à ses yeux l'*âge ingrat* doit être maté. Ce système de pédagogie coercitive laisse perdre le torrent des forces naturelles et fabrique son électricité au charbon, c'est-à-dire à grands frais d'efforts pour l'élève et pour le maître. *b)* La *pédagogie nouvelle* met au contraire en valeur les aptitudes individuelles, en faisant travailler à chacun ses branches fortes, pour obtenir des spécialistes d'un bon rendement social. Elle provoque la confiance des jeunes, en pleine crise pubertaire, les aide et les dirige. Elle fait appel aux instincts, utilise l'affectivité intense à l'éducation morale et à la formation du caractère ; elle fait à propos l'éducation sexuelle des jeunes, c'est-à-dire quand ces questions les préoccupent. L'adolescence est à ses yeux l'*âge d'or de la vie.* Elle considère que la vocation maternelle doit être préparée dès qu'elle se manifeste, afin d'élever l'instinct maternel jusqu'à sa platonisation et aux formes élevées de la sublimation. Malheureusement l'enseignement officiel s'en tient trop au système vétuste : imitons les Ecoles nouvelles surtout en ce qui concerne les libres entretiens avec les adolescentes, de manière à adapter nos intentions éducatrices aux intérêts du moment et de ne pas laisser subsister ces multiples « pourquoi » auxquels il était défendu de répondre par bienséance et qui causaient tant de mal. Bien comprise l'adolescence est la phase par excellence de la formation morale, de l'éducation affective, de la formation de la personnalité. Si on contrecarre tous les enthousiasmes, réfrène toutes les impulsions, laisse sans réponse toutes les questions, la jeune fille se repliera sur soi, refoulant ses instincts nouveaux, instinct sexuel, instinct religieux, instinct maternel ; elle continuera son perroquetage livresque de l'école, vivra en automate en classe, dans la famille, si elle n'y est pas comprise non plus de sa mère. Elle se réfugiera dans d'exquises rêveries, qui seront parfois l'antidote des impulsions refoulées ou la soupape de sûreté des instincts. Mais le plus souvent, elle restera enfant, sa vie durant — on rencontre des centaines de femmes pour qui il semble que l'adolescence ne s'est pas faite — il y aura refoulement d'ordre pathologique, gros de conséquence pour l'avenir. La psychiatrie, la psychanalyse démontrent que le repli sur soi, l'affec-

tivité non utilisée, ou une affectivité non éduquée sont causes de nombreuses psychonévroses et psychoses : à tourner à vide tout mécanisme s'use plus qu'au travail — cela est vrai du système nerveux humain aussi.

V. Préparation de la maternité proprement dite.

1. *Vocation maternelle.* — L'impérieuse vocation de l'artiste, de l'éducateur, du prêtre, de la diaconesse, nécessite une préparation théorique et technique spécialisée : l'impulsion spontanée seule, ne suffit dans aucune carrière. Mais quand il s'agit de maternité, on se fie au seul instinct, considérant que l'hérédité peut tout.

Cette erreur ne doit plus durer. *La mère de demain doit être préparée professionnellement :* telle est la grande innovation pédagogique de l'éducation féminine d'après guerre. Comme toutes les autres professions, la maternité, qui est la carrière primordiale de la femme, nécessite :

a) Une *préparation technique,* pratique et théorique, en puériculture, pédagogie, etc.

b) Une *formation morale ad hoc,* étayée sur les sentiments et les énergies instinctives.

Bien mieux, cette initiation aux choses de la maternité déclanchera peut-être la *vocation maternelle* chez les sujets qui ne l'avaient pas ressentie avant, comme c'est le cas pour d'autres carrières : souvent la vocation pédagogique n'est venue qu'après l'école normale et des théologiens n'ont ressenti la vocation de la prêtrise que tardivement.

2. *Epoque de la préparation.* — Certains théoriciens remettent cette initiation au *service civique* (ou *civil* — les deux termes sont usités), tel qu'il est en usage en Bulgarie depuis 1921, c'est-à-dire de 16 à 18 ou même de 18 à 20 ans pour les jeunes filles ; parfois ils considèrent qu'un an y suffit. Ce *Dienstjahr* a l'avantage de s'adresser presque à des adultes, plus mûres d'intelligence et plus aptes au travail pratique ; mais alors l'habitude de l'enseignement est perdue — on ne sait plus apprendre — et surtout l'âge des enthousiasmes est périmé — on ne vibre plus, on est blasé sur toutes choses. Le conseiller national schaff-

housois Waldvogel qui obtint de la législature fédérale (janvier 1922), la prise en considération d'un projet semblable ne se rend pas compte des dépenses colossales que cela entraînera — salaires abandonnés (soldes à prévoir en compensation, personnel enseignant, locaux et logis) et l'immense perte de temps que cela occasionnerait, sans profit proportionné.

La même initiation peut se faire, à moins de frais et sans perte réelle de temps à l'*adolescence,* parallèlement à l'apprentissage professionnel et sans hiatus après l'école primaire. C'est l'âge par excellence des enthousiasmes et des vocations ! Ce serait un bon moyen de capter l'hypertrophie affective de cet âge, de la canaliser et de la diriger vers les nobles causes, vers la maternité proprement dite et vers les carrières sociales, cette maternité élargie qui répond si bien aux besoins intimes d'un instinct maternel inemployé. « Négliger cette phase, dit le commentateur du Fischer Act de 1918 (loi anglaise sur l'enseignement post-scolaire), c'est perdre quelque chose pour toujours, amoindrir la personnalité, déprécier l'individu. » Si tant de mères sont incapables, c'est par manque d'initiation technique, mais aussi en conséquence d'un refoulement des impulsions de l'adolescence.

En raison de cela, nous souhaitons : 1° la création d'un *enseignement post-scolaire féminin* d'un demi-jour par semaine, deux ans au minimum après la sortie de l'école primaire, pour les adolescentes que la loi scolaire libère de l'enseignement, qui soit consacré à une *préparation maternelle,* basée sur les méthodes pratiques de l'Ecole active (Arbeitsschule) et la psychopédagogie moderne ; 2° nous désirons voir introduire cette même initiation théorique et pratique des choses de la maternité *dans toutes les écoles de jeunes filles :* Ecoles secondaires de culture générale, écoles de commerce, écoles professionnelles de couture, d'horlogerie, des textiles ou autres industries, écoles d'art ou de musique, etc. Ni la fortune, ni le rang social, ni les aptitudes intellectuelles ou artistiques ne doivent dispenser la jeune fille de cette initiation aux choses de la maternité, indispensable aux futures célibataires, comme aux futures épouses — car il n'est pas de milliardaire, ni de gradée de l'université qui n'ait à s'occuper de ménage, d'enfants, d'œuvres sociales au cours de son existence.

3. *Puériculture.* — Trop de jeunes mères soignent leur bébé « livre en main ». Il faut que les jeunes filles soient initiées pratiquement et graduellement aux *soins des tout petits ;* on veillera à ne pas les rebuter par un réalisme trop brutal. La puériculture livresque ne vaut pas plus que l'économie domestique théorique pour la tenue d'un ménage. C'est après un demi-siècle de cours d'économie domestique qu'on songea à créer l'enseignement ménager actif : souhaitons qu'il ne faille pas refaire une si longue expérience pour passer de la théorie de la puériculture — introduite dans beaucoup d'écoles déjà — au travail pratique dans les crèches, pouponnières, gouttes de lait ou hôpitaux d'enfants : entendre disserter ou voir faire et faire soi-même, c'est si différent !

Or rien n'empêche de commencer de suite cette préparation pratique. Dans les villes, la fillette sera familiarisée d'abord par de simples visites à la pouponnière, à l'hôpital, à l'orphelinat. L'*adolescente* sera associée aux jeux des bébés, puis à leur toilette, à l'alimentation, à l'hygième du bébé, aux habitudes méthodiques qui constituent son éducation première ; elle pourra faire un petit lit, chauffer du lait, préparer de la bouillie, nettoyer les ustensiles, etc. Dans les campagnes, cette première initiation pourra se faire à domicile, avec l'infirmière-visiteuse ou la sage-femme. La *jeune fille* de 15 à 17 ans pourra être initiée à l'allaitement maternel, de si grande importance pour la santé de l'enfant et si nécessaire pour renforcer le lien symbiotique entre la mère et le petit : « Dès que l'enfant s'attache au sein, le miracle de l'amour maternel est créé », dit Mme *de Maday.* Ce n'est que concurremment à cette initiation pratique de puériculture que la théorie sera vraiment comprise : on pourra alors aborder tous les sujets d'hygiène de l'enfant et de la femme, d'alimentation, de médecine infantile, d'éducation sexuelle, traiter avec les plus âgées des problèmes de mortalité infantile ou morti-natalité, d'assurance-maternité, etc. Toutes les jeunes filles seront familiarisées avec les procédés modernes de puériculture et d'hygiène qui font gagner du temps sur les pratiques empiriques et feront en quelque sorte « qu'aucune mère ne tue plus de nouveau-nés par ignorance ou impéritie ».

Les *psychanalystes* à la manière de Freud, qui confondent l'instinct maternel avec l'instinct sexuel, voient un grand danger

à l'enseignement de la puériculture, à la présence même des adolescentes dans les crèches et asiles d'enfants, comme d'ailleurs à toute initiation d'éducation sexuelle. C'est sans doute parce qu'ils ont étudié avant tout des cas pathologiques de refoulement des instincts. Le *Dr Forel* [1], qui considère l'amour maternel comme l'irradiation la plus profonde et la plus naturelle de l'appétit sexuel chez la femme, recommande cette initiation. Une culture saine de l'instinct maternel, qui facilitera son épanouissement vers les formes supérieures de la sublimation, évitera les psychoses et même le nervosisme, surtout chez les natures qui auront acquis la maîtrise morale d'elles-mêmes. Cependant, il paraît indiqué de confier à des femmes spécialistes l'éducation sexuelle, l'enseignement de la puériculture et de l'hygiène spéciale du sexe : il faut en tout cas un tact délicat en toutes ces matières.

Des pédagogues de valeur aussi, tels que *Fœrster*, s'opposent aussi aux *Ecoles de mères*. Tout dépend de la manière dont elles sont conçues. Il en est en pays germaniques qui sont très rétrogrades par l'esprit qui les anime. Et elles s'adressent à des adultes. Nous ne préconisons nullement d'ailleurs de tout faire converger uniquement autour d'une puériculture scientifique, centre de tout. Qu'elle ne soit pas omise, simplement ! Des Ecoles ménagères normales en font — en Suisse : Fribourg, Morges — des Ecoles de culture générale (Höherere Töchterschule de Zurich, l'Ecole Vinet à Lausanne), des Ecoles normales proprement dites (Lausanne en tout cas) ; nos Ecoles sociales suisses y consacrent plus de temps (Zurich, Genève, Fribourg, Lucerne). Rappelons que cet enseignement, s'il reste uniquement théorique, n'a que peu de valeur. Ce qu'il faut, c'est ce qu'*Yvonne Sarcey* revendiquait, il y a quelque dix ans déjà, pour les lycées de jeunes filles de France : le *Jardin de poupons*, c'est-à-dire le contact direct avec les nourrissons, le travail pratique à la crèche, qui seuls font comprendre la théorie. C'est dès l'adolescence et pendant la jeunesse qu'il faut acquérir cette préparation. Les cours aux adultes sont loin de donner les mêmes résultats, l'enthousiasme et surtout la facilité d'assimilation faisant défaut plus tard.

[1] L'*Instinct sexuel* expliqué aux adultes cultivés. Genève, 1892. (Kündig.)

4. *La pédagogie.* — La connaissance des procédés et méthodes d'éducation des petits et des grands est aussi indispensable à la future mère que l'initiation aux soins physiques des bébés [1]. « Ne s'occuper que de puériculture, c'est ne voir que le côté matériel de la maternité », dit *Mme Pieczynska.* Les adolescentes auront profit et joie à être initiées *aux jeux des petits enfants,* à la garderie, dans les jardins d'enfants, Case dei Bambini, écoles maternelles et enfantines, asiles ou hôpitaux : devenues mères, elles sauront amuser leurs mioches — premier stade de toute éducation ! On leur apprendra à confectionner avec des objets sans valeur, des *jouets* ingénieux, des *jeux éducatifs,* selon les procédés modernes [2]. Avec l'infirmière scolaire, la jeune fille apprendra les soins de propreté, le nettoyage de la vermine, les soins aux menus bobos, petits pansements élémentaires, etc. ; elle fera connaissance avec les œuvres périscolaires, colonies de vacances, cures d'air et de soleil, cuisines et douches scolaires, etc. Elle sera initiée aux méthodes Froebel ou Montessorri dans les écoles enfantines elles-mêmes, à la préparation du matériel d'enseignement. On leur fera parallèlement des causeries sur la culture physique, la psychologie de l'enfant normal ou anormal, sur le développement sensoriel, intellectuel ou moral de l'enfant ; les questions d'hérédité, l'influence de la mère sur le fœtus, la force de l'exemple et de l'imitation feront grande impression sur la jeune fille ; les questions d'assurance infantile, de fiche sanitaire et psychologique retiendront peut-être leur attention. Le contrôle de l'influence scolaire sur l'enfant doit être fait par la famille. Certaines méthodes pédagogiques réussiront mieux dans l'éducation domestique qu'en classe ; la psychopédagogie de la famille sera abordée naturellement, les cas spéciaux de la paresse, du nervosisme chez l'enfant, etc.

La *préparation ménagère, méthodique et moderne* de la future mère est indispensable, cela va de soi, pour lutter contre les vieux usages, la perte de temps, le gaspillage, — sujet trop connu pour le traiter ici.

[1] Rapports du Ier Congrès international d'enseignement ménager. Travail de Mlle *L. Eberhard.* Fribourg, 1908.

[2] Jeux éducatifs, *Decroly et Descoeudres.* Neuchâtel, 1918. (Delachaux et Niestlé.)

5. *Culture affective.* — Dans bien des pays, l'*éducation morale* est laissée au hasard sous prétexte de neutralité religieuse. Pour la femme, peut-être plus que pour l'homme, cela est néfaste, parce qu'abandonnée à son affectivité instinctive, sans direction, sans élévation, elle subit l'impulsion de son « trop de nerfs ». Si l'on capte et canalise la richesse émotive de la femme — dès l'adolescence — au profit de son éducation morale et de la formation du caractère, on évitera les refoulements, le nervosisme, les psychoses, on enrichira sa personnalité. Il est vrai, comme l'a écrit le *Dr Hanselmann* de Pro Juventute, que notre époque manque totalement de compréhension pour l'*adolescence* et qu'il serait temps d'organiser la *protection de l'adolescence,* comme on a si bien réalisé dans la dernière décade, la protection de l'enfance.

Tout a été dit et bien dit en ce qui concerne l'éducation esthétique, la formation religieuse et l'éducation morale de la jeune fille : causeries, lectures, cours théoriques, on adoptera le système convenant le mieux à l'âge ou au genre d'école. Ce qui importe avant tout, c'est d'*inspirer un idéal élevé !* Trop de travaux de ménage, de couture, voire de puériculture, rendent la femme « pot-au-feu » ou « nettoyeuse à l'excès » à charge aux siens. Il faut que la femme du peuple apprenne l'art d'embellir son home, celui d'être aimable et gaie. On éveillera chez elle le sentiment de responsabilité vis-à-vis de ses enfants à naître, de l'influence à exercer un jour sur ses fils, — sur son mari lui-même (finie la notion de l'époux maître et seigneur !).

Il reste cependant quelque chose à créer : c'est la *culture affective proprement dite* — qui n'est peut-être pas de mise chez les êtres masculins — et qui consiste à sublimer tous les instincts, à faire des sentiments élevés des objets d'entretien, des exposés psychologiques de leur genèse, de la manière de les développer ou de les discipliner, d'en tirer un parti utile pour soi-même, pour l'entourage, de les enrichir. On raille chez la femme sa suggestibilité (peut-être moindre que celle de l'homme), son penchant au mensonge (légende, l'homme ment autant), à l'hyperbole, sa logique de sentiment, sa sensiblerie... qui résultent d'un défaut d'éducation de l'affectivité et ne sont pas inhérents à la psychologie féminine. Dès la petite enfance, surveillons les manifestations de la peur, de la colère, de la jalousie ; usons de beaucoup de douceur ; combattons la timidité, la pusil-

lanimité, la sensiblerie, la mièvrerie. L'institutrice peut faire appel à l'instinct maternel déjà chez la fillette, faire des causeries et susciter l'organisation de clubs de *petites mamans*, comme on le fait en Amérique (Little mother's League). Dès l'adolescence, luttons contre l'esprit romanesque ou les exagérations sentimentales, — non en réfrénant les impulsions instinctives par les soi-disant antidotes du gavage intellectuel, excellents repoussoirs pour préparer les refoulements, — mais en causant ouvertement de l'amitié, des affections, de l'amour filial, de l'amour maternel et de la maternité, de l'amour sain et du mariage, du sentiment religieux. La visite aux œuvres de protection de l'enfance sera l'occasion de causeries sur l'instinct maternel, son évolution ; des biographies de mères illustres, telles que la mère de saint Augustin, de Washington, Goethe, Pestalozzi, Lamartine, Guyau, etc., etc., l'idéal des mères des grands hommes, leur conception du devoir, sont autant de thèmes qui susciteront des vocations à cet âge particulièrement apte aux enthousiasmes : la vocation maternelle doit être réveillée parfois au fond des cœurs. L'adolescente vibrera aussi au contact des œuvres sociales ; il faut qu'elle se sente attirée vers les malades, les infirmes, les causes nobles et qu'en elle naisse également un bel idéal de sacrifice. L'amour maternel, perspicace, largement compréhensif des misères sociales s'étendra de l'enfance à la vieillesse, aux souffrances de tous genres ; non utilisé dans la famille, il s'extériorisera dans les carrières de dévouement charitable ou d'hygiène sociale et il se surpassera. Des biographies de femmes, épouses, mères ou célibataires qui se sont dévouées à l'œuvre sociale auraient ici leur place : Joséphine Buttler, la Baronne von Suttner, etc., etc.

« Ce n'est pas l'érudition qui fera la femme de demain, mais l'éducation du cœur et du caractère. » *Marie Dugard.* « La vie est moins une lutte entre des intelligences qu'entre des caractères. » *A. Binet.* La femme, si émotive, est accusée depuis des siècles de manquer de caractère, parce qu'on néglige chez elle l'éducation de l'attention, de la volonté et la discipline des sentiments. L'*éducation de la volonté* se fait par une discipline douce et la création d'habitudes — et non par la sévérité, les punitions, la terreur des gronderies perpétuelles : la culture physique, les jeux (mais pas les sports violents), l'atelier scolaire, le self-government, le travail libre, l'initiation ou la res-

ponsabilité de besognes scolaires et domestiques, la formation de petites sociétés, sont autant de moyens pour fortifier l'esprit de décision et combattre l'hésitation des timorées ou la tendance au nervosisme. Pour fortifier le vouloir d'exécution, évitons les défenses, car le fruit défendu a de l'attrait pour les suggestibles. La femme incline à l'auto-observation, donc au self-contrôle de sa conduite et à l'inhibition de ses impulsions : elle s'entraîne au *devoir*, et ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à ce sentiment-là. L'éducation doit faire état de ces aptitudes et créer des habitudes d'examen de conscience et de retour sur soi. Beaucoup de femmes et de jeunes filles manquent de confiance en soi, par suite de l'éducation reçue et du préjugé ancien qui sousestime la valeur de la femme : l'éducation doit développer le sentiment de la *dignité féminine*, la conscience de la valeur de la femme et la joie de vivre. Désormais, la femme saura réprimer son impulsivité et faire son *auto-éducation* sans perdre ses qualités de cœur, ni sa faculté d'enthousiasme. La méthode d'auto-suggestion lui convient tout particulièrement, non seulement pour combattre les refoulements, les tics, les tendances au nervosisme, mais pour mettre en valeur l'énergie potentielle de son émotivité, enrichir sa personnalité, soutenir sa conduite, maîtriser ses nerfs.

VI. Sublimation de l'instinct maternel.

1. *Sublimation par les études, les arts, etc.* — Bien avant l'existence des sciences psychologiques, certaines femmes sont arrivées spontanément à sublimer leurs instincts, c'est-à-dire à rechercher ce qui élève les sentiments, sert d'aliment aux réserves de forces physiques et psychiques, les incite à donner à d'autres leur surabondance affective. La forme la plus ancienne — et toujours une des plus fécondes — de la sublimation, c'est la *religion* [1]. Le couvent, pendant des siècles, offrit aux célibataires et veuves la seule utilisation possible de leur vie et de leur émotivité sans emploi. Puis, ce furent les *études* quand, à partir de la Renaissance, l'érudition fut accessible aux femmes;

[1] Voir *G. Berguer* : Quelques problèmes de la *Vie de Jésus*, examinés d'après la psychanalyse. Genève, 1920. (Kündig.)

les femmes savantes du grand siècle et du XVIIIe siècle ont trouvé là un dérivatif excellent, alors que la claustration semblait trop dure. Certes, la haute culture est une source de grandes jouissances ; mais l'instruction élémentaire ne produit pas les mêmes satisfactions ; elle reste à charge à la majeure partie des élèves, — et ce fut la grande erreur de l'école populaire de faire de l'intellectualisme, avec les femmes spécialement, sans leur être utile vraiment. Puis, ce furent, pour quelques-unes du moins, les grandes joies que procure *l'art*, sublimation de toutes les aspirations intimes en musique, poésie, peinture, sculpture, etc. ; mais pour quelques-unes vraiment aptes aux formes élevées de l'art, que d'efforts ingrats dans ce domaine n'ont abouti à rien pour des centaines, des milliers de jeunes filles qui reçurent une formation soi-disant artistique ! La *science*, enfin, assez récemment, — sciences naturelles, médicales, mathématiques, historiques, philosophiques ou morales, — ouvre aussi la voie à une splendide sublimation chez celles, bien peu nombreuses, il est vrai, qui s'adonnent à des recherches du genre de celles de Mme Curie, les travaux de laboratoire visant le traitement des maladies microbiennes, etc.

Mais combien de jeunes filles et de femmes ont-elles ces ressources-là à leur disposition ? Pour beaucoup d'entre elles, à notre époque, la religion n'est plus une ressource. Les hautes études, le grand art, les sciences de tous genres, voire même l'enseignement littéraire et scientifique ne sont à la portée que d'une faible minorité. C'est à peine le vingtième des femmes en général, le douzième en Suisse, qui reçoivent un enseignement secondaire moyen ; ainsi, de par les circonstances de la vie, les 11/12 ou même les 19/20 des jeunes filles sont privées de ce genre-là d'initiation aux formes supérieures de la sublimation.

2. *Sublimation de l'instinct maternel dans l'œuvre sociale.* — De tout temps aussi, les œuvres pies — la *charité* — ont été le privilège des femmes : on sait l'œuvre admirable accomplie par les femmes de l'Eglise primitive, par certaines congrégations religieuses, les petites sœurs des pauvres, les diaconesses protestantes et combien d'initiatives privées ! Au cours des siècles, la philanthropie a pris une extension toujours plus grande, et l'évolution sociale a mué parallèlement l'instinct maternel en amour maternel, étendant à la grande famille humaine des

souffrants, des déshérités, le dévouement inemployé des célibataires et des femmes sans enfants. Dans cette maternité extensive, il est une sublimation à la portée de toutes, car il n'est pas de carrière impérieuse qui ne laisse le loisir de pratiquer la charité ou l'entr'aide.

Cependant, dans le domaine de la philanthropie moderne, l'esprit de sacrifice n'est pas tout : il faut une initiation aux méthodes modernes de l'*œuvre sociale ;* on sait que des écoles spéciales se sont formées dans ce but — les premières créées par des femmes — et qui envisagent scientifiquement les problèmes sociaux, le relèvement des classes pauvres, l'éducation du prolétaire : ce sont les Ecoles sociales et philanthropiques des pays anglo-saxons, Angleterre, Etats-Unis, qui se sont maintenant étendues à tous les pays.

Une *orientation* des jeunes filles vers ce domaine-là est indispensable, car le contact avec les œuvres philanthropiques et les services sociaux déclanchera chez elles des vocations multiples et préparera ou hâtera chez elles la sublimation de l'instinct maternel.

3. *Formation sociale des jeunes filles.* — Il faut familiariser les jeunes filles avec les problèmes sociaux. A l'adolescence, cette initiation peut commencer dans les Ligues de bonté, associations antialcooliques, unions chrétiennes, œuvres de bienfaisance, etc. L'infirmière familiale ou l'infirmière d'usine fera voir aux jeunes filles les services sociaux, tandis qu'on leur fera des causeries sur les maladies sociales — paupérisme, alcoolisme, tuberculose — sur l'hygiène sociale, les maisons ouvrières, les distractions de la jeunesse et des adultes : places de sports, salles de lecture, clubs d'enfants et d'adolescents ; sur le travail, son organisation, les syndicats. D'ailleurs la conquête prochaine, ou accomplie, des droits politiques par la femme, nous fait un devoir de ne pas négliger la préparation civique, nationale et internationale de la citoyenne future : causeries d'instruction civique, droit usuel, économie sociale et politique, législation relative à la femme, à l'enfant, etc.

Les jeunes filles seront familiarisées par des visites et un peu de service pratique, dans les œuvres régionales de *protection de l'enfance :* asiles d'enfants débiles, anormaux, aveugles, délinquants ; aux services sociaux d'*assistance aux adultes :* hôpitaux, hospices, bureaux de placement, œuvres des voya-

geuses (Amies de la jeune fille, Protection de la jeune fille catholique, etc.), de même qu'aux *œuvres d'entr'aide sociale :* coopératives, ligues d'acheteurs, maisons de repos, de vacances, bureaux de placement ou d'orientation professionnelle, etc. Tout cela est de nature à faire naître des vocations, pour l'œuvre sociale, libre ou salariée. Les jeunes filles doivent s'enthousiasmer pour la réforme sociale et savoir qu' « on n'y entre pas avec des souliers de bal usés », comme dit l'admirable pionnière hollandaise *Hélène Mercier,* c'est-à-dire qu'on doit s'y donner dès la jeunesse, non pas après une longue et stérile chasse au mari ! Il est du devoir de toute mère, mais aussi de toute célibataire, de collaborer à la création d'une vie saine, heureuse pour tous et que dans ce but, il faut associer toutes les bonnes volontés ! C'est là l'apogée de la sublimation de l'instinct maternel. Toutes les carrières qui s'inspirent de cet amour maternel élargi enrichissent la personnalité féminine au moins autant que la procréation.

Le couronnement de la préparation sociale des jeunes filles se trouvera dans la création d'*associations de mères et de ménagères,* ou tout simplement les *Unions de femmes,* où la célibataire trouve sa place aussi. Par des conférences, des lectures, des discussions, les femmes approfondiront les choses de la maternité, les tares sociales, traiteront les grandes questions du jour, s'associeront aux grandes croisades contre l'immoralité, la traite des femmes et des enfants, la lutte contre les maladies vénériennes, l'alcoolisme, la tuberculose, le paupérisme, etc. Par le *Livre des mères,* par le *Journal des mères* ou tout autre périodique féminin, elles seront tenues au courant du perfectionnement des méthodes en puériculture, hygiène, psychologie et pédagogie, comme des questions d'actualité nationale et internationale.

4. *Rien de rétrograde !* — Ainsi, il est des formes de sublimation de l'instinct maternel à la portée de toutes : pour la mère de famille, la célibataire de tous les milieux, la veuve et l'épouse sans enfant, pour l'intellectuelle et celle qui ne recherche pas les jouissances de l'art ou de l'étude ou celle qui n'a pu suivre ses goûts : l'immense champ, à peu près inculte, de l'œuvre sociale offre à toutes les femmes des possibilités de dévouement et d'enrichissement moral.

Ce que nous visons dans ce *programme d'éducation de l'ins-*

tinct maternel, ce sont des possibilités de vie heureuse pour toute et de haute élévation ; loin de notre pensée de vouloir ratiociner la préparation des jeunes filles !

Notre programme distrait peu de temps (un demi-jour par semaine seulement) de la préparation professionnelle des élèves d'enseignement post-scolaire, une ou deux heures hebdomadaires de l'enseignement secondaire moyen ou supérieur des écoles de jeunes filles. La voie reste donc largement ouverte à celles qui sont capables de hautes études, d'art et de science — nous ne visons rien de rétrograde ! Pour la non-intellectuelle aussi, il s'agit d'atteindre à un élargissement de sa culture, par cette initiation à la vie familiale et sociale : ce n'est pas un simple retour aux besognes maternelles empiriques, puériculture et ménage — « pouponner et popoter », comme me reprochait une amie ! — et comme on se borne à le faire, sans adjuvant, dans certaines écoles de mères qui ramènent la femme en arrière. Nous voulons préparer très largement, *dans le sens moderne,* et, avant tout, élever la femme de demain, en la mettant à même de comprendre les problèmes et les tâches sociales, de faire ses devoirs de citoyenne, autant que ceux de mère et d'ouvrière de la ruche humaine. Les suffragistes qui appréhendent quelque chose de rétrograde, au simple énoncé de notre titre, doivent pouvoir souscrire pleinement à notre programme. C'est pour cela que nous croyons utile de préparer des *éducatrices* à cette conception élargie de l'éducation féminine et *l'ambiance* à concevoir et réaliser cette réforme.

VII. **Formation des éducatrices.**

1. *Début de la réforme.* — Nous finissons par ce qui, en pratique, devrait être le commencement : *l'initiation des éducatrices* à cette réforme de l'enseignement et leur préparation *ad hoc.*

Il importe, avant tout, d'enflammer les éducatrices de demain en faveur de cette noble cause, les convaincre que l'éducation féminine doit être basée sur la *vocation maternelle* — comme *M. Barth* étaie l'éducation du jeune homme sur l'éducation nationale, — tendre à préparer des mères accomplies pour la famille, des célibataires de maternité sublimée pour l'œuvre

sociale. Pour cela, elles seront imprégnées d'un idéal élevé, persuadées de la haute valeur sociale de la femme. On ne leur présente pas là une idée nouvelle : mais on attend d'elle en quelque sorte « un acte de foi à un évangile nouveau », selon un joli mot de Mme *Pieczynska*. Et la réalisation pratique de cet acte de foi se traduira par la *féminisation de tous les enseignements aux fillettes, adolescentes et jeunes filles* — réforme radicale, qui proscrira l'intellectualisme erroné de l'école féminine, et qui inaugurera une ère nouvelle en pédagogie, tout comme le fut l'érudition des femmes savantes au XVIIe siècle. C'est donc moins une méthode nouvelle à apprendre qu'un « esprit nouveau » à s'assimiler, afin de vivifier l'école, l'éducation familiale, les rapports de tous genres avec les jeunes filles.

2. *Préparation spécialisée.* — Dans notre pensée, les futures institutrices de toutes les écoles de jeunes filles devraient recevoir une *préparation spécialisée* dans ces diverses matières qui serviront à initier la mère future à ses devoirs d'éleveuse des tout petits, d'éducatrice d'enfant et d'agent de l'œuvre sociale, et toujours par des personnes très qualifiées.

La *puériculture* sera scientifiquement étudiée, sous la direction d'une femme-médecin, dans une pouponnière moderne, avec des nurses bien stylées, et avec des cours adaptés à leur enseignement futur.

La *pédagogie* sera étudiée dans les écoles enfantines et d'arriérés. Toutes les méthodes et procédés modernes de l'enseignement primaire, post-scolaire et familial seront abordés, ainsi que la psychologie de l'enfant et de l'adolescent des deux sexes, la psychopédagogie, voire même la psychanalyse (la suggestion et l'autosuggestion sont des moyens très efficaces avec les adolescentes et jeunes filles).

L'*œuvre sociale* nécessite la connaissance de la législation relative à l'enfance, à la femme, un aperçu des sciences économiques et sociales, des moyens en usage dans la lutte contre le paupérisme, etc. Une spécialiste de l'assistance fera connaître les œuvres de protection de l'enfance et de l'adolescence, les œuvres philanthropiques et d'entr'aide officielles ou privées.

Sous le nom de *Lebenskunde,* les Allemands envisagent toutes sortes de questions indispensables à chacun, qui constituent comme une *science de la vie pratique* et qu'on devrait enseigner

partout afin d'améliorer les conditions d'existence familiale et sociale. Tenons-en compte aussi.

Ce sont les *Ecoles sociales* pour femmes qui prirent l'initiative de cette éducation des éducatrices en vue de préparer chez la jeune fille la mère future ; quelques-unes s'y sont tout à fait spécialisées même (Rotterdam) ; nos Ecoles sociales suisses de Zurich et Genève offrent aux institutrices et directrices d'œuvres de jeunesse le complément de préparation nécessaire à ce but. Les *Ecoles normales,* pour institutrices primaires et secondaires, les *Ecoles normales d'enseignement ménager* s'efforcent dans les divers pays d'assurer cette préparation scientifique à la vocation maternelle : 1° On devrait ouvrir des cours spéciaux pour compléter la préparation des *maîtresses professionnelles* des diverses carrières féminines. 2° Des écoles normales spéciales s'organisent en vue de *l'enseignement post-scolaire féminin :* celle de Saarbrück a reçu déjà des élèves de Suisse. 3° C'est étonnant que les *universités* elles-mêmes n'aient pas encore créé un enseignement supérieur et synthétique des choses de la femme et du féminisme.

VIII. **Préparation de l'opinion.**

1. *L'école reflète l'état social.* — Tant vaut l'état social, tant vaut l'école ; les systèmes éducatifs ont subi toutes les fluctuations de l'évolution sociale — parfois avec un peu de retard. Or, l'école féminine, intellectualiste, conforme au dilettantisme d'avant guerre — et basée sur l'opinion ancienne de l'instruction — panacée universelle — n'est plus celle qui convient à notre époque qui vise à obtenir de tous et de toutes un bon rendement social.

La réforme scolaire que nous préconisons réalisera enfin l'adaptation de la jeune fille à son rôle futur d'épouse, de mère, d'ouvrière et de citoyenne — car l'école d'autrefois n'envisageait ni le mariage, ni l'enfant à naître et à éduquer, ni le ménage à faire. La dernière décade a réalisé pratiquement la préparation des ménagères, mais non pas l'initiation technique des mères à leur profession essentielle cependant.

Or, c'est ce que le *III*e *Congrès international d'enseignement ménager* à Paris (18-22 avril 1922) vient, après le long hiatus

de la grande guerre, de mettre en évidence : dans les trente-trois pays qui y furent représentés, ce qu'on cherche à réaliser désormais c'est « la préparation complète de la mère à son rôle familial et social » ; on a même émis là le vœu que la femme ne soit initiée professionnellement qu'à des métiers qu'on pratique à domicile, pour remédier à l'absentéisme des mères. On a fait la part large aussi à l'activité sociale de la femme. Le plus joli type d'école ménagère proposé est celui du logis rural ou ouvrier, avec son mobilier à cachet nettement régionaliste, comportant une chambre d'enfants qui sert de pouponnière d'expérimentation, jardin, clappier, basse-cour, petite étable, etc., afin que les élèves s'essayent à tous les travaux de la ménagère et de la mère. On a mis l'accent aussi sur l'atmosphère de joie et de libre initiative de cet enseignement : il doit captiver la jeune fille et lui inspirer la vocation maternelle plus que le désir de faire sa vie seule ; il doit être une culture de l'affectivité féminine aussi, une éducation de l'instinct maternel en vue de la maternité proprement dite, mais aussi de cette maternité de la femme qui n'est pas mère et s'exerce dans la protection de l'enfance, le service des malades et des malheureux : voilà comment se traduit l'opinion. La Belgique est tout particulièrement avancée dans la compréhension et l'application de cette initiation maternelle des jeunes filles.

2. *L'opinion en Suisse.* — *Le IIIe Congrès international d'éducation morale* qui se tiendra à Genève (du 28 juillet au 1er août 1922) a, lui aussi, inscrit cette question à l'ordre du jour, avec un beau rapport de Mme *Pieczynska* sur ce thème : *L'Education sociale de l'instinct maternel.*

La *Commission d'éducation nationale de l'Alliance* travaille depuis plusieurs années dans cette voie ; sa présidente, Mme Pieczynska et ses collaboratrices, Mlles Serment, A. Descoeudres, Dr M. Evard, ont déjà conférencié sur la nécessité de cette réforme. Pour créer une mentalité compréhensive de cet idéal nouveau, des *groupements locaux* de mères, de professionnelles de tous les enseignements et de célibataires non professionnelles s'organisent (Berne, Bâle, Zurich, Saint-Gall, Genève, Lausanne, Neuchâtel, etc.) ; leur but est de saisir les occasions favorables d'introduire ces vérités nouvelles peu à peu dans la pratique. S'agit-il de créer dans un canton l'enseignement post-

scolaire, ces dames chercheront à l'aiguiller dans le sens précité ; vise-t-on la refonte d'une loi primaire ou secondaire de l'enseignement féminin, elles solliciteront qu'une heure hebdomadaire au minimum soit consacrée à notre programme ; partout, elles cherchent à électriser les jeunes éducatrices dans le sens de la réforme désirée.

C'est enfin par des *conférences* régionales ou dans les associations féminines diverses, par la *presse*, d'abord la presse féminine, puis peut-être les grands périodiques, qu'il s'agit de former une *ambiance favorable* à la réalisation de cette réforme dont l'évidence est aisément admise en principe. Il fallut cinquante ans d'économie domestique théorique pour préparer la pratique de l'enseignement ménager ; il ne faudra pas autant de théorie pour admettre notre programme et le vulgariser et rendre pratique l'initiation des jeunes filles à la profession par excellence de la femme : la maternité.

IX. **Conclusion.**

Les bas-bleus du grand siècle ont inauguré l'émancipation de la femme par l'instruction. L'érudition détourna momentanément la jeune fille de l'apprentissage empirique des soins à l'enfant. Mais la science du XXe siècle, à laquelle la femme collabore grandement, ramène désormais la jeune fille à sa destinée normale, la *maternité*.

La science moderne, moins transcendentale, applique ses investigations aux choses usuelles de la vie : on a fondé une *science alimentaire* et une *science ménagère* qui sont en train de transformer la vie domestique (corrigeant les erreurs du soi-disant bon sens !). Il en est de même de la *psychologie féminine* et de l'*éducation des jeunes filles* que des recherches scientifiques récentes révèlent autres qu'on ne les supposait.

La lumière faite sur l'affectivité, sur la puissance de l'instinct maternel et son évolution nous engage à utiliser ces forces, autrefois insoupçonnées, en vue d'une éducation mieux comprise de la fillette, de l'adolescente, de la jeune fille. La *médecine*, l'*hygiène*, la *sociologie* ajoutant leur lumière au problème, c'est scientifiquement désormais que l'on formera la mère des générations à venir ou la célibataire au cœur maternel dont

l'activité sociale est non moins indispensable à la rénovation sociale actuelle.

La pédagogie est en perpétuel devenir : elle sera mieux adaptée aux fins sociales de la vie de la femme de demain quand toute *l'éducation féminine sera étayée sur sa seule base psychologique — l'éducation de l'instinct maternel* — et *qu'elle sera une préparation professionnelle et morale de la vocation maternelle pour la vie familiale et pour l'œuvre sociale.*

Dr Marguerite Evard.